

# «Body Double X» de Brice Dellsperger par Marie Darrieussecq



Ou l'histoire obsessionnelle d'une romancière racontant un film qui en réinterprète un autre, avec Jean-Luc Verna dans la peau de tous les personnages. Dont celui magnétique, exploré, de Romy Schneider en actrice porno.

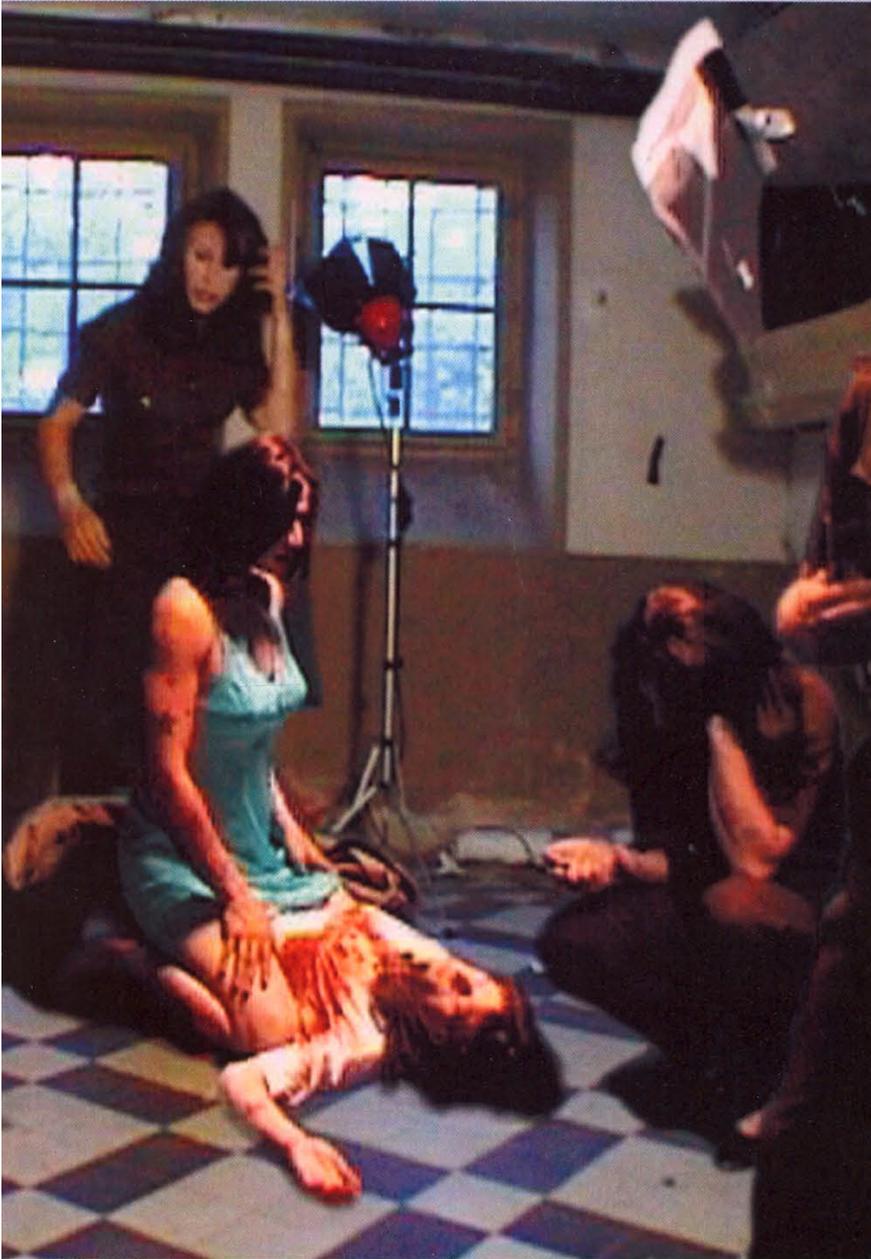
**P**ourquoi est-on si troublé-e, si ému-e, quand on regarde *Body Double X* de Brice Dellsperger? Ce film, qui n'est pas exactement un remake, est un «retournage» plan par plan de *L'important c'est d'aimer* (1974), d'Andrzej Zulawski. La bande-son reste la même. Romy Schneider crie et pleure, avec son français érotisé par l'accent et le drame. Mais c'est Jean-Luc Verna qui joue

tous les rôles, seulement différenciés par le costume et la perruque, avec ses biceps, ses tatouages, sa peau rude... «Ne faites pas de photos, s'il vous plaît... Non, je suis une comédienne, vous savez, je sais faire des trucs bien, ça ici je le fais pour bouffer, c'est tout, alors ne faites pas de photos s'il vous plaît...» Première scène, répétition d'un film porno, avec réalisatrice sadique et photographe voleur d'images.



2000, film digital Betacam, 104'





On ne sait plus rien. On a envie de crier, d'affirmer: *L'important c'est d'aimer* est le plus beau film du monde. Romy Schneider est la plus belle actrice du monde. Une de ces actrices dont le cinéma a mangé la vie, une actrice qui s'est mise à ressembler à ses rôles, jusqu'au naufrage. On voit son visage et on a envie de pleurer. On voit le cinéma. Et on veut argumenter, dire que le premier film de Zulawski est un de ces

grands films malades, un de ces films dont on ignore si l'extrême beauté est due à l'art ou au hasard, à l'intelligence ou à une idiotie sublime, un film sur le fil, un film miraculeux...

Et Brice Dellsparger prend tout ça. Tout ce qu'on voulait dire. Tout ce qu'on sait sur le cinéma, sur les corps, sur les hommes et sur les femmes. Autant dire: rien. Il nous montre qu'on ne sait rien. Il nous énerve, il nous vide les nerfs, et après, quand on revoit *L'important c'est d'aimer*, on voit mieux. On ne sait toujours rien, mais on le sait mieux. Il n'y a pas de rapport sexuel, disait Lacan. On ne comprenait pas ce que ça voulait dire, on ne comprend toujours pas, mais on voit.

«C'est le désir partout, renvoyé, réverbéré, halluciné, inassouvi. On n'en revient pas.»

On voit qu'avec le montage, les surimpositions, les raccords, à cause de l'omniprésence de Verna, les lèvres ne parviennent plus à se toucher, les corps se rencontrent sans s'atteindre, les étreintes sont étranges. Ça glisse, dérape, s'entrechoque, c'est le même corps et ce n'est pas le même corps, c'est le même acteur qui s'attrape lui-même mais qui reste hors d'atteinte. C'est le désir partout, renvoyé, réverbéré, halluciné, inassouvi. On n'en revient pas. Il y a dans cette tentative d'épuisement d'un film (et du spectateur) quelque chose d'incompréhensible. D'irréductible. Une tendresse immense. Quelque chose qui s'appelle peut-être l'amour. Montré sur un écran, lyriquement, par un acteur qui n'est plus ni masculin ni féminin, bien au-delà des genres. Si Romy était la femme, Verna joue l'humanité à lui tout seul. En roi du doublage. En clown héroïque. ■